

EXTERMINATION DES CLOPORTES

PHILIPPE SÉGUR



EXTERMINATION
DES CLOPORTES

ROMAN

BUCHET ● CHASTEL

© Libella, Paris, 2017
ISBN : 978-2-283-02975-6

À Marjorie

LES SOPRANO

Tous les soirs, c'était la même histoire. Betty et moi étions pris d'une frénésie de travail. Nous enseignions tous les deux au lycée Honoré de Balzac, à Nîmes dans le sud de la France. J'étais prof de lettres modernes et elle, contractuelle en histoire-géo. Nous rêvions de nous tirer de l'Éducation nationale. Seules nos échappatoires différaient : Betty s'était lancée dans un doctorat, j'avais opté pour la littérature.

« Chéri, elle disait. Il faudrait que je me mette à ma thèse.

- Et moi à mon roman.
- Dans la journée, ça n'avance pas.
- Je suis bien d'accord.
- Et si on y consacrait nos soirées ?
- Et comment ! »

Aussitôt nous décidions de renoncer à nos loisirs et de trimer sans relâche sur nos projets. Nous passions

le dîner à concevoir un plan de bataille foudroyant. Après notre journée au lycée, nous allions désormais expédier le repas et écrire de vingt heures à une heure du matin avec un rendement de trois pages par nuit.

Dans six mois, nous aurions produit plus de cinq cents feuillets chacun. Même avec les chutes, il y avait de quoi atteindre nos objectifs. Au dessert, nous portions un toast, quasi certains de la victoire. Avant Noël, elle soutenait sa thèse et je mettais un point final à mon bouquin.

« On commence quand ? » je faisais en débouchant le champagne.

Elle m'examinait d'un air inquiet.

« Ce soir ?

– Il est vingt et une heures, je répondais.

– Et alors ?

– Et alors il manque déjà une heure au programme.

– Et alors ?

– Ça va amputer le rendement de la journée. C'est pas bon pour la motivation, je te signale. »

Nous sirotions nos coupes, embarrassés par ce problème technique. Le démarrage d'un plan de bataille foudroyant était ce qu'il y avait de plus difficile. Il comportait une dimension psychologique qu'il aurait été imprudent de négliger. « Chéri, qu'est-ce

que tu proposes? » demandait Betty. Je prenais mon temps, je pesais les arguments. Lorsque je me sentais mûr, je faisais connaître ma position.

« OK. Ce soir, on se repose.

– D'accord.

– Et demain on attaque à fond.

– D'accord.

– Mais demain sans faute, Beth.

– Demain sans faute, d'accord. »

Je la fixais droit dans les yeux avec un air inflexible.

« Il n'y aura pas de faux-fuyant, je te préviens.

– Non, chéri.

– Sinon, je préfère abandonner tout de suite.

– Non, chéri, cela n'arrivera pas. »

Nous trinquions encore. Puis nous nous allongions l'un contre l'autre sur le canapé, la petite main de Betty réfugiée dans la mienne. L'écran s'allumait et nous revenions à l'essentiel : *Les Soprano*, une série américaine produite par la chaîne HBO. Nous avions acheté l'intégrale pour pouvoir la regarder en continu, saison après saison.

Pas plus de trois épisodes par soirée, c'était une règle absolue. Il était hors de question de nous transformer en créatures lobotomisées, gavées de sodas et de sucreries devant le téléviseur. Quand le troisième épisode était terminé, nous demeurions silencieux

devant le menu du DVD à écouter la musique en boucle, lancinante comme un chant de sirènes.

« On dirait qu'il n'est pas si tard, je faisais.

– C'est vrai, c'est passé vite.

– L'un des épisodes était plus court, non ?

– On a dû commencer plus tôt.

– C'est quand même étrange.

– Tu veux que j'aille voir l'heure ? »

Elle se rendait dans la cuisine pour jeter un coup d'œil à l'horloge murale. « Vingt-deux heures cinquante-cinq, elle me lançait. Tu crois qu'on peut en mettre un autre ? »

Je répondais à l'instinct, sans réfléchir.

« OK. Mais seulement pour cette fois, je te préviens. Il est exclu que ça se reproduise.

– Entendu, chéri.

– Je préférerais balancer la télé tout de suite.

– Moi aussi, chéri. »

Je ne plaisantais pas. J'avais des pulsions de destruction du téléviseur. À l'instant où je prenais la décision de voir un quatrième épisode, j'étais envahi par un violent sentiment de culpabilité et par le besoin de pulvériser l'écran. Nom de Dieu, j'allais fracasser cette télé sur le rebord d'une table, envoyer les débris par la fenêtre et le problème serait réglé.

« Ça ne peut plus durer, je hurlais. J'ai un roman à écrire ! » Déjà j'étais debout, je frémissais de fureur.

« Chéri, ne fais pas ça ! s'effrayait Betty à la cuisine. On n'a pas vu la fin de l'histoire ! »

Son cri brisait mon élan, me rappelant soudain à moi-même. C'est vrai, je n'étais pas seul. Il y avait Betty. Je ne devais pas être égoïste.

« OK, je faisais en m'efforçant de me contrôler, OK. »

Je me rasseyais en prenant une profonde inspiration.

« Va pour cette fois », je disais.

J'attrapais la télécommande en maugréant. Ce n'était quand même pas la télé qui allait m'empêcher de bâtir mon œuvre. J'envoyais le générique. Le parrain de la mafia conduisait dans les rues de New York en fumant un énorme cigare. J'adorais ce moment. La musique était terrible, elle vous donnait envie de partir aux States tout de suite.

« Sinon, il reste du chocolat ? » je criais, la main en porte-voix en direction de la cuisine.

Betty rappliquait avec une tablette avant que ça recommence. Nous grignotons le chocolat, pelotonnés l'un contre l'autre, tandis que Tony Soprano tentait de séduire sa psychanalyste. Une œuvre géniale, je me disais. Le type qui l'avait écrite ne devait pas regarder la télé tous les soirs.

À la fin du quatrième épisode, nous jetions un coup d'œil au début du cinquième, histoire de voir

ce qui allait se passer. En général, il se passait que nous le regardions en totalité, de sorte que nous ne nous couchions jamais avant une heure du matin. Ce rythme de vie ne facilitait pas le démarrage d'un plan de bataille foudroyant.

À vrai dire, je le regrettais surtout au réveil. Au seuil d'un nouveau tunnel de travail, j'aurais préféré être un écrivain célèbre plutôt qu'un prof de français tentant d'expliquer le théâtre de Sophocle à des ados rétroéclairés par leurs téléphones portables. Oui, à ce moment-là, je m'en voulais. Mais le soir, c'était différent. Le soir, je m'en foutais.

Rien ne valait trois ou quatre heures avec *Les Soprano* pour oublier les avanies de la journée.

MONSIEUR MORTEZ

« C'est au sujet de votre terrasse.

– Bonsoir, monsieur MorteZ. Comment allez-vous? »

M. MorteZ était notre voisin de palier. Un quinquagénaire chauve et chafouin qui possédait de nombreux appartements en ville, aurait pu vivre de ses rentes, mais préférait travailler à la Direction départementale de l'équipement, service de l'Aménagement durable, bureau des statistiques.

C'était un homme méticuleux et précis qui en savait long sur les règlements et sur la vie technique en général. Il connaissait tout de l'immeuble et passait beaucoup de temps dans l'escalier à procéder à des vérifications. Il était vingt-deux heures trente. Il venait de sonner à notre porte.

« C'est au sujet de votre terrasse.

– Oui?

– Elle est au-dessus de notre salon.

- C'est exact, monsieur MorteZ.
- S'il y a un sinistre sur la toiture...
- Il y en a un ?
- Non, mais s'il y avait un dégât des eaux...
- Oui ?
- Il faudrait que je puisse y accéder. »

Notre duplex était situé au dernier étage d'un immeuble du XVII^e siècle. Lorsque nous l'avions visité, six ans plus tôt, nous l'avions trouvé plein de charme et comme il était impossible de trouver dans le quartier un appartement au loyer abordable, nous avons pris la décision de l'acheter. Outre ses deux niveaux, il comportait un ancien séchoir à fruits, reconverti en terrasse, à laquelle on accédait par un escalier en bois et qui surplombait l'appartement de M. MorteZ.

« Je ne comprends pas bien, monsieur MorteZ. »

Le petit homme avait le regard fuyant, de grosses lunettes à monture noire et des verres en cul-de-bouteille. Son cou de vautour ramenait sa tête au niveau des épaules et celles-ci, voûtées, faisaient rebiquer son costume sur son postérieur.

- « Il faudrait faire une trappe.
- Une trappe ?
- Ou un plancher démontable.
- Un quoi ?
- Un plancher démontable.

– Pour ?

– Pour que je puisse passer. »

J'ai examiné le visage de M. Morteux avec attention.

Il avait la couleur d'une urne funéraire.

« Vous voulez passer où, monsieur Morteux ?

– Dans les combles sous votre terrasse.

– Mais puisqu'il n'y a pas de sinistre.

– Pas pour le moment. C'est seulement au cas. »

Il s'est raclé la gorge et, de l'index, a remonté ses lunettes. J'ai cru voir une ombre fugitive passer sur son front.

« Ce serait dangereux, monsieur Morteux.

– Quoi donc ?

– D'aller vous-même dans les combles.

– Pas du tout, je l'ai déjà fait. J'ai un harnais, des cordes, je peux m'attacher. »

Une vision s'est imposée à moi. La tête de M. Morteux, accrochée à son cou de vautour, piquant droit dans le vide après un dérapage sur la bordure de la terrasse. Son costard froissé en torche sur ses fesses, ses petites mains battant l'air de façon pathétique et ses lunettes le précédant pour s'éclater sur le trottoir quinze mètres plus bas. Ce drame possible me laissait entrevoir dix ans de procès avec Mme Morteux pour homicide involontaire, non-assistance à personne en danger et maltraitance de fonctionnaire de la DDE.

Cela m'ennuyait fort. D'abord, parce que mes émoluments de prof de lettres au lycée Balzac ne m'autorisaient pas le luxe d'une aventure judiciaire. Ensuite, parce que j'avais pris mes voisins en affection. Je ramassais leur courrier, je m'inquiétais de leur santé, je proposais de faire leurs courses. De leur côté, ils n'étaient pas ingrats. Eux aussi nous avaient pris en affection. Souvent, à travers les murs, la voix de Mme Mortez nous parvenait, qui gueulait : « Ils sont là, les autres ? Je les ai pas entendus ce matin, ces feignants ! »

« Écoutez, monsieur Mortez. Pour cette terrasse... »

J'avais mis un pied sur le seuil pour le faire reculer. Mon regard allait de M. Mortez à la porte de son appartement et de la porte de son appartement à M. Mortez. Pour être franc, j'aimais beaucoup M. Mortez. Il avait une haute conscience des nécessités de l'immeuble et ses préoccupations me semblaient légitimes. Mais son intrusion tardive avait interrompu le troisième épisode des *Soprano*. Si ça s'éternisait, la soirée allait être compromise. Il y avait tout de même des limites à l'affection mutuelle entre copropriétaires.

Je l'ai dévisagé pour sonder ses intentions. De nouveau, j'ai saisi une ombre rapide qui survolait ses traits.

« Il faut faire ces travaux, répétait-il sans désarmer.

– Je vais y réfléchir, je vous le promets.

– C'est important, ne tardez pas.

– Pas de souci, je m'en occupe.

– Je dois pouvoir passer.

– Bien sûr, monsieur Morteux, bien sûr. »

Il s'éloignait à petits pas dans le couloir.

« Au cas, vous comprenez. Au cas.

– Aucun problème, monsieur Morteux.

– Le mieux, c'est une trappe...

– C'est noté, monsieur Morteux.

– Ou un plancher démontable.

– Bonsoir, monsieur Morteux. »

DEMAIN, ON S'Y MET À FOND

J'ai rejoint Betty au salon et me suis laissé tomber sur le canapé. J'étais démoralisé.

« C'était qui? elle a demandé.

– Monsieur Morteux, j'ai répondu.

– Qu'est-ce qu'il voulait?

– Comme d'habitude. Qu'on fasse des travaux. »

Aucun de nous ne bougeait.

« Il est quelle heure? elle a risqué.

– Vingt-trois heures quinze, j'ai fait.

– C'est fichu pour le quatrième épisode.

– Et même pour finir le troisième, je suis écœuré. »

Elle m'a tendu la tablette de chocolat. Je l'ai repoussée sans un mot et me suis avachi sur les coussins. À la périphérie de mon champ de vision, j'ai vu passer une mouche. Le temps que je tourne la tête, elle avait disparu.

Beth a repris la parole.

« Qu'est-ce qu'on fait? On se met au travail? »

Le mot « travail » a résonné dans la pièce, suivi par un silence funèbre.

« Attends, j'ai répondu. Ne nous précipitons pas. »

J'ai réfléchi quelques secondes. Quand on a une œuvre à construire, il faut procéder selon un plan précis, ne pas céder à ses impulsions. Betty est plus jeune que moi. Ce sont des principes dont elle n'a pas encore l'expérience.

« Si on se met au taf maintenant, j'ai repris, on va tenir le coup combien de temps à ton avis ?

– Je sais pas, deux ou trois heures.

– On est claqués, Beth. On tiendra pas une heure.

– C'est vrai qu'on est fatigués.

– Résultat, on va pondre trois lignes, ça va nous miner et demain on sera incapables de se mettre au travail pour de bon.

– Tu n'as pas tort, chéri.

– Bien sûr que je n'ai pas tort.

– Alors qu'est-ce que tu proposes ?

– Écoute, on finit la soirée en douceur, on lit un peu sur le canapé, c'est moins contraignant qu'un épisode, et demain on attaque à fond, remontés à bloc.

– Tu as raison, chéri. C'est génial !

– Bien sûr que c'est génial. »

Je me suis rengorgé. Je n'étais pas mécontent de mon sens de l'organisation. Betty s'est levée en battant

des mains et a foncé dans la chambre chercher nos livres.

« En revenant, reprends du chocolat », j'ai crié tandis qu'elle disparaissait au fond du couloir.

J'ai pris la dernière barre et l'ai avalée d'un coup.

« On a fini la tablette ! »

Nous nous sommes installés sur le canapé, collés l'un contre l'autre. J'ai chaussé mes lunettes, elle a étendu un plaid sur ses jambes. Nous avons partagé le chocolat, calé nos nuques avec des coussins. Et nous sommes entrés dans le silence blanc, religieux, de la lecture.

Betty lisait les *Œuvres complètes* de Zola, je relisais *La Guerre d'Hannibal* de Tite-Live. On est comme ça, avec Beth. La culture, c'est notre truc. De vrais dingues, des passionnés. Quand ça nous prend, on bouquine pendant des heures. Le téléphone peut sonner, l'immeuble s'effondrer, rien ne saurait nous arrêter.

Au bout de cinq minutes, j'ai donné un coup de coude à Betty qui dormait sous son livre.

« Tu as changé l'ampoule du lampadaire ? »

Elle a ouvert un œil.

« Non, pourquoi ? »

– C'est bizarre, on dirait qu'elle éclaire moins bien.

– Ah bon, tu trouves ? »

Elle a repiqué du nez. J'ai repris ma lecture. Cet Hannibal quand même, quel type. Quand il franchit les Alpes avec ses éléphants pour s'en prendre aux Romains. Pas le genre à demander qu'on lui fasse un portillon ou un plancher démontable ! J'adorais la force et la volonté d'Hannibal. Je connaissais ses tribulations par cœur, je ne m'en lassais jamais. Chaque fois que je reprenais son épopée, je découvrais de nouveaux détails.

Ce soir-là, par exemple, une mouche l'accompagnait à dos d'éléphant. Une mouche plutôt envahissante : elle zigzagait sur les pages pendant que je lisais. Je la chassais d'un revers machinal de la main. Cela ne la décourageait pas. Chaque fois que j'essayais de lui régler son compte, elle disparaissait. C'était horripilant.

Sans compter que les lettres se brouillaient à cause de cette fichue ampoule. Par moments, c'était une bouillie indéchiffrable. Les « a » devenaient des « o », les « i » des « l ». Je ne distinguais plus les « m » des « n », ni les « p » des « q ». Je devais plisser les yeux, forcer le regard, éloigner ou rapprocher le livre. Ça devenait infernal. J'ai regardé l'heure sur la montre que Betty avait rapportée de la cuisine. Vingt-trois heures trente.

« Bon », j'ai fait en lui donnant un coup de coude.

« Je crois qu'on a assez lu pour ce soir. »

Elle a ouvert un œil. Nous avons laissé nos bouquins sur le canapé et filé nous coucher ventre à terre.

« N'empêche qu'il faudra penser à changer l'ampoule », j'ai fait en éteignant la lumière.

UN CLOPORTE DANS L'ŒIL

Je me suis réveillé avec un cloporte dans l'œil. Le droit. La gêne a été immédiate, dès que je l'ai ouvert. Je me suis dressé en sursaut sur le lit. Il devait être aux alentours de sept heures. Le décor de la chambre émergeait de la nuit. Tout était à sa place. Tout, à l'exception d'une forme ovoïde de quelques millimètres de diamètre qui galopait partout où je posais le regard.

Je me suis massé l'œil. Cela n'a pas disparu. Je me suis tourné vers Betty, allongée à côté de moi. J'ai hésité à la réveiller. Comme toujours, nous nous étions couchés tard, elle avait besoin de sommeil.

Pour ma part, j'ai l'habitude de commencer mes journées avec une tête de Seconde Guerre mondiale. Le matin, il me faut un plan Marshall pour relever mes décombres et revenir à la civilisation. Cependant je n'aime pas voir le joli visage de Betty abîmé

par les cernes. Aussi ai-je renoncé à la secouer par l'épaule pour l'informer de mon problème.

À la salle de bains, je me suis examiné dans le miroir. J'ai tiré sur mes paupières sans rien apercevoir. Je n'éprouvais ni douleur ni chatouillement. Pourtant la tache était toujours là, dans mon champ de vision. Je la voyais valdinguer à chaque clignement de paupière, puis dériver tantôt d'un côté, tantôt de l'autre avec lenteur.

J'ai fini par me rendre compte que c'était un insecte. Il avait une carapace gris sombre aux contours translucides et des pattes très fines. Sa silhouette restait floue, il m'était impossible d'accommoder sur les détails. L'idée m'est venue que s'il n'apparaissait pas à *la surface* de l'œil, c'est peut-être qu'il s'était introduit à *l'intérieur*. Cela m'a terrifié. Je me suis jeté sous le robinet. L'eau m'est tombée en cataracte sur les prunelles. Cela n'a rien changé. La bestiole semblait établie à demeure et contente de son nouveau logement.

Je me suis observé d'un air hébété, le pyjama trempé, le visage ruisselant, les yeux rougis. Le cloporte n'en avait cure et planait sur mon front, sur mes joues, sur mes sourcils.

L'heure avançait, j'allais être en retard à mon premier cours de la journée. Je me suis préparé, j'ai

avalé un café. J'ai laissé un mot à Betty et dévalé quatre à quatre l'escalier de l'immeuble.

« Beth, j'avais écrit, j'ai une grande nouvelle : nous allons adopter. J'ai un cloporte dans l'œil depuis ce matin. »

Une fois dans la salle de classe, la concentration requise par l'enseignement du français à quarante titulaires de comptes Facebook et Twitter m'a rendu moins sensible à cette gêne visuelle. Je m'y suis habitué comme on s'habitue à des acouphènes, à des montures de lunettes, à un appareil dentaire. J'avais un cloporte dans l'œil, la belle affaire. Un malheureux cloporte, il suffisait de l'oublier. Sauf qu'un cloporte dans l'œil, ça ne se laisse pas facilement oublier.

Dès que mes cours ont été terminés, cette saleté s'est rappelée à moi. J'ai retrouvé l'insecte qui crawlait entre les voitures sur le parking. Puis il s'est mis à patiner sur le pare-brise pendant que je conduisais. Il a continué dans la rue en se posant sur les fesses et la poitrine des filles. Il suffisait que j'applique mes yeux sur quelque chose pour qu'il se mette à le tâter lui aussi.

« C'est quoi, ce cloporte dans ton œil ? » m'a dit Betty quand je suis rentré.

Elle m'avait envoyé plusieurs messages à ce sujet pendant la journée et j'avais éludé la question.

- « C'est rien, c'est rien, j'ai fait.
– J'ai rien compris à ton message.
– C'est normal, puisqu'il n'y a rien.
– Tu l'as pourtant écrit, chéri.
– Oui, mais c'était pour rire. »

Elle m'a toisé. Je fusillais du regard le cloporte qui virevoltait dans l'espace, mais ça, elle ne pouvait pas le savoir.

« Je ne saisis pas toujours très bien tes blagues, chéri.

- À vrai dire, moi non plus, Beth.
– Surtout celle du cloporte.
– La pire de toutes, chérie, je te l'accorde. »

Le cloporte me narguait. Il faisait des loopings enthousiastes tel un aviateur dans un biplan de la guerre de 14-18. En définitive, je ne tenais plus trop à informer Betty que j'avais un passager clandestin.

C'est que je la connaissais, ma Betty.

Après un fond d'œil artisanal sous la loupiote de la cuisine, ce serait parti pour une bonne heure de suppositions sur les causes de mon avarie. Le coup de froid, le coup de chaud, la poussière dans l'œil, la fatigue, les carences alimentaires, tout y passerait. Et moi, je savais déjà que ça ne me plairait pas, parce que je n'aimais pas l'idée d'avoir une avarie. Entre avarie et avarié, ce n'était qu'une question d'accentuation et cet accent-là, je me refusais à l'écrire.

J'allais bien, j'allais parfaitement bien. Jusqu'à nouvel ordre, j'allais m'en tenir là. Ce n'était quand même pas un cloporte qui... Et d'ailleurs, je n'y pensais plus.

Et puis elle allait me proposer un traitement. À propos du cloporte. Et ça aussi, ça m'énerverait. Chéri, tu as pris un cachet? elle dirait. Betty avait la manie du cachet. Comprendre : du paracétamol. Elle prescrivait du paracétamol quel que soit le problème. Migraine, démangeaison, nausée, bouton sur le nez, insomnie, elle soignait tout avec un cachet. Chéri, tu as pris un cachet? elle répétait. Ça m'exaspérait. Mais puisque je te dis que je vais bien! je lui répondais d'un air mauvais, le visage ravagé par les cernes.

Ça allait être pareil pour le cloporte. Elle déciderait de l'éliminer au paracétamol, de le bombarder de cachets jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et puis aussitôt après, elle enchaînerait avec les reproches. Tu ne prends pas soin de ta santé, chéri, tu es trop négligent avec les contrôles médicaux. Pour finir, elle déciderait d'appeler un ophtalmo et ce serait plus que je ne pourrais en supporter.

Mais nom de Dieu, puisque j'allais bien, que j'étais en pleine forme et que la vie était belle! Il était hors de question qu'elle me prenne un rendez-vous chez un ophtalmo, elle m'entendait? Hors-de-ques-tion! Puisque j'allais bien!

C'était pour ça que je ne voulais rien lui dire. À cause du fond d'œil artisanal dans la cuisine, à cause des cachets et des rendez-vous chez les toubibs. Je savais comment ça allait se terminer. Ça finirait par un drame. Elle se mettrait à pleurer, la soirée serait gâchée et nous serions bien tristes tous les deux. Alors, vous comprenez, j'aimais autant me taire. Plutôt m'arracher la langue que lui parler du cloporte.

MA MÈRE ET LE PHIMOSIS

Donc Betty m'a pris un rendez-vous chez un ophtalmo. Oui, j'ai oublié de préciser que quand Betty veut obtenir une information, le geste utile n'est pas de s'arracher la langue. C'est de se crever les tympans. Car Betty a une manière bien à elle de mener son enquête. Elle vous poursuit dans toutes les pièces en répétant « chéri, qu'est-ce que tu voulais dire avec ce cloporte dans l'œil? ». Et comme vous êtes inflexible, elle mitraille la question en continu pendant le repas. Elle interrompt les *Soprano* au milieu d'un épisode pour une nouvelle rafale. Et si nécessaire, elle rallume la lumière une fois couchée pour vous administrer le coup de grâce.

À la fin, abattu, brisé, vous passez aux aveux. Vous balancez tout sur le cloporte, son identité, ses déplacements, son emploi du temps. Après, vous n'avez plus aucune volonté. Vous acceptez le diagnostic, le fond d'œil, le cachet. Vous êtes

incolore. Vous êtes veule. Vous n'êtes plus un être humain.

À ma grande surprise, Betty n'a pas conclu aussitôt à la nécessité d'une consultation médicale. Il lui a fallu presque trois semaines pour en arriver à cette idée. Je me plaignais de la faible luminosité de notre appartement, nous avons changé à deux reprises les ampoules du lampadaire et des lampes de chevet en augmentant chaque fois la puissance d'éclairage. J'ai aussi acheté une liseuse que je clip-pais sur la couverture du livre et qui projetait un cercle lumineux sur les pages. Rien n'y faisait. Je voyais flou.

Beth a fini par s'en émouvoir.

« Don, je pense que tu as un souci oculaire.

– Tu crois ?

– J'en suis sûre, chéri. Va voir un médecin. »

J'ai tenté une diversion.

« Et si j'achetais plutôt une loupe ?

– Une loupe ? Pour quoi faire ?

– Pour lire Tite-Live. C'est de l'histoire antique.

– Et alors ?

– Et alors, c'est écrit drôlement petit, je te signale. »

La loupe n'a fait que masquer le problème. Le fait est que la lecture me devenait un exercice pénible. Le cloporte seul semblait s'en amuser. Il barbotait,

rigolard et tranquille, dans un méli-mélo de lettres sur fond blanc.

Betty m'a pris un rendez-vous chez un spécialiste et nous y sommes allés ensemble. Depuis que je l'ai rencontrée, je ne me rends jamais seul à une consultation médicale. Cela ne m'arrivait plus depuis mes onze ans, lorsqu'il avait fallu m'opérer d'un phimosis et que ma mère m'avait accompagné chez l'urologue un mois après l'intervention chirurgicale.

« Je lui ai fait un travail d'orfèvre », s'était vanté le toubib en baissant mon slip.

Il m'avait décalotté le gland d'un coup sec, ça m'avait fait un mal de chien. Depuis un mois, je me trempais la queue deux fois par jour dans de la liqueur de Dakin. Je souffrais mille morts, je prenais des précautions infinies et ce maquignon venait me tirer sur l'engin pour vanter la marchandise comme si j'étais un animal d'exposition.

« Regardez ce frein magnifique. Je l'ai pas réussi ? »

Ma mère avait hoché la tête d'un air admiratif. La cicatrice était rose vif, piquetée de rouge. J'étais ravagé d'inquiétude. La peau, bien qu'élastique, semblait sur le point de craquer.

« Je l'ai coupé juste ce qu'il faut, poursuivait l'urologue. Et, comme vous voyez, madame, il n'a pas l'air circoncis. »

Il s'était penché vers ma mère avec un clin d'œil salace.

« Vous savez pourquoi les Juifs et les Arabes font circoncire leurs gosses en réalité? »

Elle avait fait un signe négatif, les lèvres pincées.

« C'est pour les empêcher de se masturber. »

Il était parti d'un grand rire, mais j'avais noté l'air crispé de ma mère, le rouge qui lui montait au front. La trivialité de la remarque l'avait choquée. Elle avait eu l'air plus dégagé le lendemain chez mon ami Jean-Eudes. Nous étions en train de discuter lui et moi dans sa chambre lorsque nos mères, qui papotaient au salon, nous avaient appelés.

« Jean-Eudes, devine ce qu'on a fait à ton copain? » avait lancé la sienne, la mine enthousiaste.

Comme il était resté muet, elle avait enchaîné :

« Il a été opéré d'un phimosis, comme toi! À une semaine d'intervalle. Et par le même urologue, c'est incroyable! »

Elle s'était tournée vers ma mère.

« C'est un excellent praticien. Il fait du travail d'orfèvre. »

Elle était revenue à son fils.

« Jean-Eudes, montre ton pénis à la mère de ton copain. »

À ma stupéfaction, Jean-Eudes s'était exécuté sans protester. J'avais regardé au plafond. Je tournais tel un

moucheron autour d'une rosace en stuc à l'accroche du lustre lorsque la voix de ma mère, empreinte d'une exquise politesse, était venue me chercher.

« Mon chéri, montre ton pénis toi aussi à la maman de Jean-Eudes. »

Mon sang s'était figé dans mes veines.

« Vous allez voir, Clara, elle avait ajouté. Il n'a pas du tout l'air circoncis. »

J'avais refusé net. Elle avait insisté. J'étais demeuré intraitable. Pas question de baisser mon slip en public. Cela avait provoqué un incident diplomatique. Ma mère avait invoqué le principe de réciprocité. Celle de Jean-Eudes avait dit : « C'est pas grave, à cet âge-là, vous savez, ils commencent à avoir des pudeurs. » Mais ma mère était contrariée. J'avais fait obstacle au potlatch. Cela portait atteinte à son honneur.

Quant à moi, j'étais furieux. J'avais été sommé de me soumettre à une exhibition publique. J'en voulais à ma mère de m'avoir fait subir cette humiliation.

Le soir même, au coucher, j'avais eu ma revanche.

« Maman, ça veut dire quoi "se masturber" ? »

J'avais vu son visage se décomposer.

« Eh bien, je... C'est-à-dire que... »

Elle bredouillait, rouge pivoine. J'écarquillais mes yeux angéliques. C'était ma mère, celle à qui je devais tout, celle qui m'avait tout appris. Elle prenait

soin de moi. Elle m'avait fabriqué avec un phimosis, puis elle l'avait fait réparer par un orfèvre. Maintenant, elle allait m'enseigner un nouveau mot et j'attendais ses explications avec amour.

Elle avait pris une grande inspiration.

« Tu sais, ce qu'un homme et une femme font pour avoir des enfants? »

J'avais opiné, le visage candide.

« Eh bien, on peut aussi le faire seul. »

Elle avait lâché l'information dans un souffle, tourné les talons et éteint la lumière. Il était temps de dormir. J'avais réfléchi longtemps à ce que je venais d'entendre. En deux jours, j'avais reçu deux révélations fracassantes. Je m'en étais ouvert le lendemain à mon copain David.

« Tu le savais, toi, qu'on pouvait faire des gosses seul? »

– Quoi! Tu déconnes!

– Je te jure, c'est ma mère qui l'a dit.

– Mais comment?

– J'sais pas, mais ça me fout la trouille.

– Ah ouais?

– Ouais. J'ai pas envie de me retrouver en cloque.

– T'as raison, ça fout les jetons.

– Non, t'inquiète. Toi, tu risques rien.

– Ah bon, pourquoi?

– Les Juifs, ils peuvent pas se masturber, y paraît. »

Mon copain David, ça l'avait fait rigoler. Il avait sur moi quelques longueurs d'avance et m'avait donné des explications supplémentaires. La nuit suivante, ma main était partie sous les draps à la découverte de mon corps. C'est ainsi qu'une simple consultation médicale a eu pour double conséquence de me déniaiser et de me faire perdre confiance en ma mère. Je me suis détaché d'elle et il n'a plus jamais été question que j'aie vu un toubib en sa compagnie. Ni avec une autre femme, d'ailleurs. Du moins, jusqu'à Betty.

UN TOUBIB FORMIDABLE

Avec Betty, nous faisons tout ensemble. Le travail, les courses, le sport et même l'amour, c'est dire si nous sommes proches. Alors, pour ce qui est d'aller consulter un toubib, il va de soi que c'est aussi un job d'équipe.

Ce jour-là, dans la salle d'attente, j'ai pourtant été repris par un vieux réflexe de défense.

« Beth, tu veux bien rester là pendant la consultation? »

Un rideau de déception est tombé sur son visage.

« Pourquoi, chéri? »

– Je préférerais être seul.

– Mais pourquoi?

– Ça me gêne que tu me voies dans cette posture.

– Dans quelle posture?

– Que tu me voies comme un objet.

– Quel objet?

– Une chose, je veux dire, une pièce de viande. »

Elle m'a fixé, interloquée.

« Qu'est-ce que tu entends par là? elle a fait.

– C'est humiliant, tu comprends, j'ai répondu.

– Quoi donc? elle a insisté.

– Mais de se retrouver à poil, exposé au regard de tous, tripoté par un inconnu comme un animal de foire! »

Dans la salle d'attente, une demi-douzaine de paires d'yeux se sont levées de leurs magazines et braquées sur nous. Ah! Enfin quelque chose de plus croustillant que la liposuccion et les régimes hypocaloriques!

« Chéri, a fait Betty en posant sa menotte blanche sur mon genou. On est chez l'ophtalmo.

– Eh bien?

– Eh bien, il est assez rare de se retrouver à poil quand on vous fait un fond d'œil. »

Le problème avec Betty, c'est qu'elle a parfois une vue étroite sur les choses. Le problème, c'est qu'elle n'a pas été fabriquée avec un phimosis et qu'un orfèvre ne le lui a pas réparé aux bons soins de ma mère. Cela diminue sérieusement son expérience du vivant.

J'ai décidé de lui présenter la question sous un autre angle.

« C'était métaphorique, Beth. Je voulais dire se retrouver à poil métaphoriquement. Tu as déjà été chez un ophtalmo?

– Non, chéri.

– Il te fourre les doigts dans les yeux, c'est indécemment.

– C'est vrai ?

– Bien sûr que c'est vrai. Les yeux, c'est intime, chérie. Tu voudrais voir un inconnu me fourrer les doigts dans les yeux devant toi ? »

Elle n'a pu qu'acquiescer. Mon extrême sensibilité forçait son admiration. Autour de nous, une douzaine d'yeux de nouveau indifférents se sont replongés dans les dossiers lifting, botox et ventres plats proposés par les magazines.

Lorsque la secrétaire m'a appelé, je suis entré seul dans le cabinet, échauffé par ma propre démonstration. Nom de Dieu, ce toubib allait payer pour tous les réducteurs de phimosis de la terre ! Qu'il s'avise de me décalotter le gland d'un coup sec et j'allais lui envoyer mon poing dans la figure !

« Monsieur Dechine, je suis ravi de vous rencontrer ! » a fait l'ophtalmo en m'accueillant sur le seuil de son bureau.

Il m'a gratifié d'une chaleureuse poignée de main.

« Vous me connaissez ? j'ai fait, un peu surpris.

– Monsieur Dechine, j'ai lu vos chroniques. C'est un honneur de vous connaître et un privilège de vous soigner. »

Il a désigné la bibliothèque vitrée derrière lui. Sur la première étagère, entre les gros volumes d'ouvrages médicaux, j'ai vu une pile de journaux défraîchis. C'était *Le Cri du tramway*, un journal culturel gratuit dans lequel j'avais écrit quelques critiques littéraires pour faire plaisir à l'un de mes anciens élèves. Ma contribution bénévole avait disparu en même temps que le journal lorsque la petite entreprise de presse avait fait faillite. Il possédait la collection complète.

« Votre jugement littéraire est très sûr, j'ai lu presque tous les livres que vous recommandez. »

Je me suis senti tout drôle. Il m'a prié de passer dans la pièce attenante. J'ai dit « mais bien sûr, avec plaisir ». Il m'a fait un champ visuel, un fond d'œil, un contrôle de l'acuité. C'était un toubib merveilleux. Plein de prévenance, respectueux de ses patients. Pas le genre à vous fourrer les doigts dans une partie intime.

« Ça fait longtemps que vous portez ces lunettes ?

– Six ou sept ans.

– Vous avez trop tardé pour vous faire contrôler, monsieur Dechine. Il faudra le faire plus souvent à l'avenir.

– Bien sûr, pas de problème. Je peux venir souvent, ça ne me dérange pas. »

Avec lui, je me sentais en confiance. J'étais même envahi par un certain bien-être. Pour tout dire, je planais.

« Plus souvent, ça veut dire tous les combien ?

– Tous les six mois à peu près.

– Tous les six mois, c'est formidable. »

Nous avons regagné sa table de travail. Il a rédigé une prescription sur son ordinateur. Je soupirais d'aise en face de lui. J'admirais la pile du *Cri du tramway* dans sa bibliothèque. J'avais écrit des chroniques éblouissantes là-dedans. Dithyrambiques, lyriques, passionnées quand j'aimais. Impitoyables, saignantes, cruelles quand je n'aimais pas. J'étais comme ça, moi. L'intégrité littéraire même.

Il m'a tendu son ordonnance. J'ai sorti mon chéquier. Il m'a arrêté d'un geste.

« C'est pour moi, monsieur Dechine. »

Quelle délicatesse ! Quelle classe ! J'ai insisté. Il n'a rien voulu entendre. C'était en remerciement du plaisir que je lui avais procuré avec mes chroniques. Mon travail littéraire était inestimable, il se serait senti indigne de me faire payer. Et puis son fils était si fier que son prof ait écrit dans son journal.

« Docteur, j'ai fait. Vous êtes formidable. »

Son tact m'émouvait aux larmes. J'ai manqué d'en oublier le motif premier de ma visite.

« Quant à votre cloporte...

- Mon cloporte ?
- La gêne que vous avez dans l'œil.
- Ah oui, mon cloporte. Formidable.
- C'est un corps libre.
- Ah très bien. Qu'est-ce que c'est ?
- Un débris dû à la dégénérescence du vitré.
- Et ça va partir quand ? »

Il était en train de me raccompagner vers la porte. Il s'est interrompu net. Une soudaine expression de perplexité a détendu les muscles de sa figure.

« Vous avez la maladie de Fuchs, monsieur Dechine. On vous l'a déjà dit ?

– La maladie de Fuchs ? Oh oui, bien sûr. »

Il a froncé les sourcils.

« Vous savez ce que c'est ?

– Oui, oui. Bien sûr ! Pas de problème ! »

Je lui ai serré la main avec chaleur. J'étais hilare. Émerveillé de l'extraordinaire rencontre que je venais de faire. Je suis sorti de son cabinet dans un état euphorique. Il a refermé la porte derrière moi. « C'est formidable », j'ai murmuré en cherchant mon chemin dans le centre médical.